PETIT PIMENT

Fiction & Cie



Alain Mabanckou

PETIT PIMENT

roman

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-112510-8

© Éditions du Seuil, août 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

En hommage à ces errants de la Côte sauvage qui, pendant mon séjour à Pointe-Noire, me racontèrent quelques tranches de leur vie, et surtout à « Petit Piment » qui tenait à être un personnage de fiction parce qu'il en avait assez d'en être un dans la vie réelle…

A. M.

Loango

Tout avait débuté à cette époque où, adolescent, je m'interrogeais sur le nom que m'avait attribué Papa Moupelo, le prêtre de l'orphelinat de Loango : *Tokumisa Nzambe po Mose yamoyindo abotami namboka ya Bakoko*. Ce long patronyme signifie en lingala « Rendons grâce à Dieu, le Moïse noir est né sur la terre des ancêtres », et il est encore gravé sur mon acte de naissance…

Papa Moupelo était un personnage à part, sans doute l'un de ceux qui m'avaient le plus marqué pendant les années que j'avais passées dans cet orphelinat. Haut comme trois pommes, il chaussait des Salamander à grosses semelles – nous les appelions des « chaussures à étages » – et portait de larges boubous blancs qu'il se procurait auprès des commerçants ouest-africains du Grand Marché de Pointe-Noire. Il ressemblait alors à un épouvantail de champ de maïs, en particulier au moment où il traversait la cour centrale et que les vents secouaient les filaos qui entouraient l'enceinte de l'orphelinat.

Chaque week-end nous attendions son arrivée avec impatience et l'applaudissions dès que nous apercevions sa vieille 4L dont le moteur, disions-nous, souffrait de tuberculose chronique. Le prêtre se débattait pour se garer dans la cour, reprenait cinq à six fois sa manœuvre alors que n'importe quel chauffard se serait parqué au même endroit les yeux fermés. Ce n'était pas par plaisir qu'il livrait cette bataille grotesque : c'était parce qu'il souhaitait, se justifiait-il, que « la tête de la voiture regarde déjà vers la sortie » et qu'il n'ait pas à se compliquer l'existence deux heures plus tard lorsqu'il regagnerait Diosso, la localité où il résidait, à une dizaine de kilomètres de Loango…

Une fois que nous étions à l'intérieur du local mis à sa disposition par l'institution juste en face des bâtiments qui nous servaient de salles de classe, nous formions un cercle autour de lui tandis qu'il nous distribuait des feuillets sur lesquels nous découvrions les paroles de la chanson à apprendre. Un vacarme traversait aussitôt la pièce car nous avions pour la plupart du mal à nous habituer au vocabulaire précieux de ce lingala tiré des livres écrits par les missionnaires européens et dans lesquels ces derniers avaient recueilli nos croyances, nos légendes, nos contes et nos chants des temps immémoriaux.

Nous nous appliquions et, en moins d'un quart d'heure, nous nous sentions à l'aise, modulant nos voix comme le voulait Papa Moupelo qui suggérait aux filles

de pousser des youyous, aux garçons de leur répondre par leur tonalité la plus basse pendant que lui-même, les yeux fermés, le sourire aux lèvres, se trémoussait, écartait ses jambes pour les recroiser et les écarter à nouveau. Ses gestes étaient si vite exécutés que nous étions certains qu'il était l'homme le plus rapide de la terre.

Le voilà qui transpirait au bout de quelques minutes, essuyait son visage d'un revers de main et, le souffle coupé, la bouche ouverte, nous faisait signe :

– C'est à vous maintenant !

Devant notre hésitation, le prêtre volait à notre secours, liant le geste à la parole :

– Allons ! Allons ! Ne soyez pas timides, les enfants ! Je veux que tout le monde s'y mette ! Remuez vos épaules de haut en bas ! Oui, comme ça ! Très bien ! Imaginez maintenant que ces mêmes épaules sont des ailes et que vous vous apprêtez à vous envoler ! Voilà !!! Hochez simultanément la tête tels des margouillats surexcités ! Formidable, les enfants ! C'est ça la vraie danse des nordistes de ce pays !

Enflammés par ces moments de liesse où nous pensions que ce serviteur de Dieu n'était pas là pour nous évangéliser mais pour nous faire oublier les punitions que nous avions subies les jours précédents, nous nous laissions aller, parfois un peu trop, avant de comprendre que tout ne nous était pas permis, que nous n'étions pas dans la fameuse cour du roi Makoko où les Batékés festoyaient sans relâche pendant que leur souverain

ronflait de jour comme de nuit, bercé par les chants de ses griots.

Papa Moupelo nous surveillait donc du coin de l'œil et intervenait dès que nous étions tentés de franchir la ligne rouge. Il n'était pas question par exemple que nous nous rapprochions des filles dans l'espoir de les prendre par la taille et de nous coller à elles comme des sangsues. De même était-il intransigeant à l'égard de ces pensionnaires vicieux tel Boumba Moutaka, Nguékena Sonivé et Diambou Dibouiri qui utilisaient des bris de miroir pour apercevoir la couleur des sous-vêtements des filles et se payer par la suite leur tête.

Papa Moupelo les rappelait vite à l'ordre :

– Attention, les enfants ! Je ne veux pas de ça ici ! Le péché arrive souvent en blaguant !

Pendant plus de deux heures nous oubliions qui nous étions et où nous nous trouvions. Nos éclats de rire résonnaient jusqu'à l'extérieur de l'orphelinat quand Papa Moupelo, habité par la transe, imitait maintenant le saut de la grenouille afin de nous démontrer la fameuse danse des Pygmées du Zaïre, son pays d'origine ! Une danse bien différente et beaucoup plus technique que celle des nordistes de chez nous car elle exigeait une souplesse de félin, une rapidité d'écureuil pourchassé par un boa et surtout ce déhanché remarquable au terme duquel le prêtre s'accroupissait, puis d'un petit bond de kangourou, se retrouvait sur ses pattes un mètre plus

loin. Il se redressait sans cesser de bouger des reins, levait très haut les bras, poussait un cri du fond de sa gorge et s'immobilisait enfin, ses gros yeux rouges bien écarquillés sur nous. C'était à cet instant-là que nous devions l'acclamer afin qu'il reprenne une posture moins comique et que chacun de nous s'installe peu à peu sur ces sièges en bambou qui grinçaient au moindre de nos mouvements. Nous étions aux anges, portés par une ambiance que nous commentions le lendemain à la cantine, à la bibliothèque, dans l'aire de jeux, dans la cour de récréation, et surtout dans le dortoir où nous répétions ces pas jusqu'à ce que les six surveillants de couloir, jaloux de l'influence de l'homme de Dieu sur nous, agitent leur fouet et nous poussent à nous réfugier dans nos draps. Nous les appelions les « surveillants de couloir » parce qu'ils se terraient justement dans les couloirs, nous pistaient et faisaient remonter les informations au premier étage, auprès du directeur Dieudonné Ngoulmoumako. Les plus tenaces de ces surveillants étaient Mpassi, Moutété et Mvoumbi, des parents de la ligne maternelle du directeur et qui, de ce fait, agissaient tels des sous-directeurs au point que Dieudonné Ngoulmoumako devait parfois leur dire de lever le pied. Quant aux trois autres, Mfoumbou Ngoulmoumako, Bissoulou Ngoulmoumako et Dongo-Dongo Ngoulmoumako, fiers de leur patronyme hérité de la ligne paternelle du directeur, ils prenaient tout le monde de haut alors qu'ils avaient obtenu leur poste par la seule grâce de leur oncle

et n'avaient aucune expérience dans l'éducation des enfants qu'ils considéraient comme du bétail.

Dès qu'ils s'en allaient après nous avoir intimidés, quelqu'un d'entre nous lançait un mot marrant dans le lingala de Papa Moupelo, nous sortions de nos lits pour former un petit cercle et reprendre notre chorégraphie, celle-là qui allait nous poursuivre jusque dans nos songes. Il n'était pas surprenant d'entendre au cœur de la nuit des pensionnaires fredonner dans leur sommeil bien mouvementé ces airs d'antan dans la même langue désuète de cet homme plein de bonté et qui nous vendait l'Espérance au prix le plus abordable parce qu'il était persuadé que sa mission était de sauver les âmes, toutes les âmes de cette institution…

★

Papa Moupelo ne m'avait jamais avoué que c'était lui qui m'avait attribué le nom le plus kilométrique de l'orphelinat de Loango, et certainement de la ville, voire du pays. Était-ce parce que c'était ainsi chez ses compatriotes zaïrois où les appellations étaient aussi interminables qu'imprononçables, à commencer par celle de leur propre président Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga dont le nom signifiait « le guerrier qui va de victoire en victoire sans que personne l'arrête » ?

Quand je me plaignais que Untel n'avait pas prononcé

correctement ou intégralement mon nom, Papa Moupelo m'incitait à ne pas m'emporter, à prier le soir avant de m'endormir pour remercier le Tout-Puissant car, d'après lui, le destin d'un être humain était caché dans son nom. Pour me convaincre, il prenait son propre exemple : « Moupelo » voulait dire « prêtre » en kikongo, et ce n'était pas un hasard s'il était devenu un messager de Dieu comme l'avait été son père. Il se réjouissait de ce fait que mes détracteurs se contentent de m'appeler « Moïse » ou « Mosé ». Moïse, argumentait-il pour me flatter, n'était pas n'importe quel prophète, et tous les prophètes, y compris ceux qui arboraient dans l'Ancien Testament une barbe plus longue et plus poivrée que la sienne, ne lui arrivaient pas à la cheville : il était celui que Dieu avait choisi et chargé de sortir d'Égypte les enfants d'Israël et de les conduire vers la Terre promise. À quarante ans, révolté par la misère de son peuple au quotidien, Moïse tua un contremaître égyptien qui s'en prenait à un Hébreu. Après cet acte, il fut contraint de s'enfuir dans le désert où il devint un berger et se maria avec une des filles du prêtre qui lui avait accordé l'hospitalité. À quatre-vingts ans, alors qu'il s'occupait des moutons de son beau-père, Dieu l'appela depuis un buisson pour lui confier la tâche de libérer le peuple hébreu victime de l'esclavage sur ces terres égyptiennes. Qui de ceux qui se moquaient de mon nom en avaient un avec autant de sens, me demandait le prêtre ?

Aujourd'hui encore, pendant que j'écris ces lignes, emmuré dans cet endroit jadis familier mais à présent si différent, j'entends presque la voix de Papa Moupelo me réciter en aparté le passage biblique dans lequel Dieu se manifesta devant Moïse :

– *L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Moïse regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait point…*

Je le vois scruter le ciel, me considérer ensuite pendant quelques secondes et emprunter sa voix la plus grave :

– Oui, mon petit Moïse, l'Ange de l'Éternel t'apparaîtra à toi aussi. Ne t'attends pas à le voir jaillir d'un buisson, cela a déjà été fait et Dieu a horreur de se répéter. Il sortira de ton propre corps, tu ne le reconnaîtras peut-être pas car il aura une apparence si répugnante qu'il t'inspirera du dégoût. Pourtant il sera là pour te sauver…

Au cours des rencontres suivantes je ne lâchais plus d'une semelle Papa Moupelo au point d'essuyer des remarques de certains pensionnaires qui me taxaient de fayot ou d'être sa silhouette de « midi cinq ». Or je ne faisais que le supplier de me laisser m'installer au fond du local, au dernier rang, me souvenant que lors des séances précédentes il nous avait émerveillés avec sa parabole des ouvriers de la vigne arrivés au travail à la onzième heure et qui avaient été payés avant leurs collègues pourtant présents à la troisième et à la sixième heures.

– Au royaume des cieux, avait-il conclu, comme pour

ces ouvriers de la vigne, les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. Mais tu n'as pas à t'affoler : Dieu n'oublie pas les enfants, même s'ils ne sont pas assis derrière.

Non, je ne m'affolais pas : je m'inquiétais depuis que j'attendais le secours de Dieu, en particulier lorsque le directeur levait sa main sur nous et que le Tout-Puissant ne nous adressait aucun signe qui nous aurait rassurés. Le directeur incarnait à mes yeux le méchant pharaon de la Bible qui brimait le peuple hébreu, et je me demandais pourquoi Dieu hésitait aussi longtemps à frapper notre orphelinat de ces redoutables plaies d'Égypte qui poussèrent ce monarque égyptien à reconnaître Sa supériorité et Sa puissance. Dieu s'était-Il dédit et avait-Il choisi un autre Moïse plus noir, plus beau, plus grand, plus intelligent, plus libre et vivant dans un autre pays où l'on priait, où l'on dansait et où l'on chantait plus que dans le nôtre ?

Le tourment qui m'habitait, au premier abord ridicule et dérisoire, m'incitait néanmoins à lire de très près les Écritures saintes dans l'Espoir d'y dénicher quelques failles qui me permettraient de tenir tête à notre prêtre malgré tout l'amour que je lui vouais. Cela lui ferait plaisir de voir que je partais de ce livre pour comprendre le monde même si cette quête était au fond orientée sur ma propre identité et ce que représentait mon nom. Je ne pouvais déconcerter Papa Moupelo en m'appuyant sur ce livre qu'il connaissait sur le bout des doigts. Et puis,

je lui devais du respect : il était notre autorité morale, le père spirituel de ces enfants qui, comme moi, n'avaient pas connu leur père biologique et avaient pour seule image de l'autorité paternelle dans le meilleur des cas ce prêtre, dans le pire, le directeur de l'orphelinat. Papa Moupelo symbolisait la tolérance, l'absolution et la rédemption tandis que Dieudonné Ngoulmoumako incarnait la fourberie et le mépris. L'affection que nous manifestions pour notre prêtre venait du fond de notre cœur et la seule récompense que nous espérions en retour était son doux regard qui nous redonnait du courage là où la mine renfrognée du directeur nous ramenait à notre condition d'enfants qui n'avaient pas eu la chance d'emprunter le chemin normal de l'existence. Les regards qui se posaient sur nous ne mentaient pas : aux yeux des Ponténégrins, « orphelinat » rimait avec prison, et on n'entrait dans une prison que parce qu'on avait commis un délit grave, voire un crime…

De toutes les questions que je me posais pendant cette période d'agitation intérieure qui marquait le début de ma crise d'adolescence, une seule revenait de jour comme de nuit et m'empêchait d'avaler ma salive comme si j'avais une arête dans la gorge : étais-je le seul *Tokumisa Nzambe po Mose yamoyindo abotami namboka ya Bakoko* au monde ? À la longueur de ce nom je pouvais répondre par l'affirmative et me réjouir d'être un gamin singulier. Or, Papa Moupelo fréquentait d'autres orphelinats à

Pointe-Noire, à Tchimbamba ou à Ngoyo. Je ne pouvais me retenir de nourrir des doutes sur l'originalité de ce patronyme. Une certaine jalousie m'habitait rien qu'à l'idée de savoir que je pourrais n'être qu'un Moïse parmi des centaines ou des milliers d'autres et qu'ils étaient plus aimés que moi par Papa Moupelo.

Il était le seul à pouvoir me rassurer. Et comme nous étions au milieu de la semaine, j'avais hâte que le samedi arrive afin de lui poser ouvertement la question. Hélas, j'étais loin de penser qu'un fait inattendu allait chambouler le cours de notre existence dans ce coin perdu de la région du Kouilou. Je me serais attendu à tout, sauf à un tel retournement des choses.

Curieusement, et c'était cela qui m'alarmait le plus, Papa Moupelo non plus n'avait pas vu venir cet événement malgré sa proximité avec le ciel…

Bonaventure Kokolo, à cette époque âgé de treize ans comme moi, était dans tous ses états :

– C'est grave ! C'est très grave, Moïse !

Agacé d'entendre ce prénom de Moïse, je le repoussai d'un petit coup de coude et m'éloignai de quelques pas. Mais c'était sans compter avec son opiniâtreté de sangsue des marécages :

– Tu vas où, Moïse ? Je te dis que c'est très grave !

– C'est ce que tu dis à chaque fois, je te connais !

– Regarde bien les têtes que font les gardiens ! Ils nous cachent quelque chose ! Il faut pleurer dès maintenant parce que moi je dis que Papa Moupelo est mort !

Au moment où il libérait un sanglot, j'agitai mon poing fermé devant son visage :

– Si tu pleures je te mets ça dans la figure et tu te réveilleras plus loin là-bas, dans l'infirmerie !

– Mais il est mort ! Il n'y aura plus de catéchisme ici !

– Et il est mort comment, hein ?

– Par accident ! Tu verras, on va nous dire qu'il est parti habiter chez Dieu et qu'on nous a trouvé un autre Papa Moupelo !

Bonaventure était mon meilleur ami. Si j'étais plutôt introverti, ne dévoilant pas mes sentiments dans l'immédiat, lui était si bavard qu'il avait mérité le surnom de « Mange-Coton », du nom de ces oiseaux qui rapportaient dans l'orphelinat des boules de coton grâce auxquelles ils bâtissaient leurs nids dans la toiture de notre dortoir.

Lorsqu'il ouvrait la bouche, les pensionnaires lui hurlaient en chœur :

– Tais-toi et va manger les cotons !

Il se rabattait vers moi :

– Tu vois, il n'y a que toi qui m'écoutes quand je dis les choses, les autres ils sont plus méchants que le directeur ! Est-ce que moi j'ai déjà menti une seule fois, hein ? Ce que je dis c'est ce qui arrive toujours !

Comme je ne réagissais pas, il me regardait droit dans les yeux :

– La fois passée quand j'ai rêvé qu'on mangeait de la viande, est-ce qu'on n'en a pas mangé à la cantine deux jours plus tard, hein ?

– Oui, on a mangé de la viande deux jours plus tard…

– Et quand j'avais rêvé que le directeur était malade, est-ce qu'il n'avait pas eu un œil enflé deux jours plus tard, hein ?

– Oui, il s'était fait mal lui-même avec la porte de son bureau…

– Alors pourquoi ils m'appellent Mange-Coton alors qu'ils sont même pas capables de rêver qu'on va manger de la viande ou que le directeur va avoir un œil au bœuf noir, hein ?

– Tu voulais dire « un œil au beurre noir » ?

– Non, je voulais dire ce que j'ai dit ! Tu as déjà vu du beurre noir, toi ?

– Bonaventure, tu parles trop ! Si tu n'arrêtes pas, moi aussi je vais te dire d'aller manger les cotons !…

★

Ce samedi-là donc, comme à l'accoutumée, vêtus tout de blanc, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, nous étions dans la cour principale en train de guetter l'apparition de Papa Moupelo. J'avais cette fois-ci plus de raisons de l'attendre que les autres pensionnaires qui n'avaient en tête que l'ambiance festive que nous allions vivre dans le local du catéchisme.

Je ne souhaitais surtout pas que le prêtre devine mes intentions dès qu'il me verrait. Aussi, je m'exerçais à dominer ma respiration et me murmurais ce que je lui dirais lorsqu'il me prendrait à part pour me rappeler de prier et de remercier le Seigneur. Déjà il ne fallait pas que je croise son regard avant notre aparté sinon, influencé par son air jovial et paternel, je reporterais à la semaine suivante cette question essentielle que je devais lui poser pour la première fois.

Pendant que je songeais à l'attitude à adopter devant lui, certains garçons, pour tuer le temps, imitaient déjà le bruit du moteur tuberculeux de la 4L du prêtre tandis que d'autres simulaient de se garer et répétaient leur manœuvre cinq à six fois avant de lâcher :

– C'est parfait, la tête de la voiture regarde déjà vers la sortie !

Les filles, elles, se limitaient à esquisser les pas de la danse des Pygmées du Zaïre, prenant au sérieux les interdits liés à leur sexe dont nous autres les garçons savions qu'ils avaient été imaginés depuis la nuit des temps par les hommes afin d'écarter les femmes des petits plaisirs de la vie. Il leur était par exemple déconseillé de manger de la viande de boa pourtant très prisée dans le pays. Si néanmoins elles la consommaient, elles auraient des seins qui tomberaient jusqu'à leurs chevilles. Était-ce pour cela que nos petites camarades pensaient que si elles se mettaient au volant d'une voiture comme celle de Papa Moupelo elles auraient une barbichette de bouc et que leur sexe subirait une excroissance jusqu'à ressembler au nôtre ? En tout cas elles s'éloignaient de ceux qui jouaient aux chauffards et elles se touchaient discrètement la poitrine comme si même le fait d'avoir regardé pendant quelques secondes un garçon feindre la conduite d'un véhicule allait leur porter malheur.

Un peu en retrait, les gardiens Vieux Koukouba et Petit Vimba qui inquiétaient tant Bonaventure multipliaient

les conciliabules, un comportement que nous n'avions jamais remarqué chez eux. Vieux Koukouba engueulait son jeune collègue :

– Tu arrêtes maintenant de montrer du doigt ce local sinon ils vont tout deviner et c'est à moi que le directeur s'en prendra !

Soudain, une grande agitation secoua l'assistance. Les gardiens se mirent au garde-à-vous comme s'ils étaient des militaires. Bonaventure et moi étions les derniers à orienter notre regard vers le bâtiment principal où Dieudonné Ngoulmoumako venait d'apparaître sur l'estrade avec derrière lui les six surveillants de couloir dont l'austérité des visages contrastait avec la mine décontractée que le directeur s'efforçait d'afficher.

Dieudonné Ngoulmoumako était un vieil homme chauve et gras de l'ethnie des Bembés, ce peuple connu pour régler à coups de canif n'importe lequel de ses différends, se nourrir de viande de chat depuis l'enfance et n'estimer la richesse d'un individu que par le nombre de porcs qu'il égorgeait pendant la fête du nouvel an ou les mariages et les retraits de deuils. Mais quelle ethnie n'était pas accusée de couver d'étranges habitudes alimentaires dans le pays ? Les Lari, peuple de la région du Pool, étaient traités de mangeurs de chenilles ; les Vili, eux, dans la région du Kouilou, raffoleraient de la viande de requin, une réputation qu'ils devaient au fait d'être des côtiers ; les Tékés, présents dans plusieurs régions, ne se passeraient pas de la viande de chien pendant

qu'au nord du pays, bon nombre d'ethnies se nourriraient de la viande de crocodile tout en considérant ce reptile comme un animal sacré.

– C'est pas normal qu'il nous sourie comme ça ! relança Bonaventure que j'entendais contenir des sanglots derrière moi.

Je me retournai vers lui :

– Si on nous fouette, je te jure que je te frapperai tout à l'heure dans le dortoir !

– Mais regarde comment il est, le directeur ! Il veut être gentil pour qu'on ne pleure pas quand il va annoncer que Papa Moupelo est mort ! Moi je veux pleurer maintenant, pas après ! Je veux être le premier parce que si je pleure après les autres comment on saura que moi aussi j'ai pleuré ?

Il avait raison dans une certaine mesure : bien que le directeur se fût départi de sa terrible chicote, laissant le mauvais rôle à ses surveillants, son apparente bonne humeur ne lui affectait pas pour autant une humanité. Il suffisait d'observer comment sa main droite trépidait pour comprendre qu'il manquait quelque chose entre ses doigts recroquevillés et tranchants telles les serres d'un aigle. Il avait beau l'enfouir dans sa poche et feindre de se gratter la cuisse, il la ressortait aussitôt par réflexe, et elle pendouillait, inefficace et ridicule le long de sa jambe.

Sa présence sur l'estrade relevait d'une mise en scène si médiocre que les ficelles se voyaient au moment où il